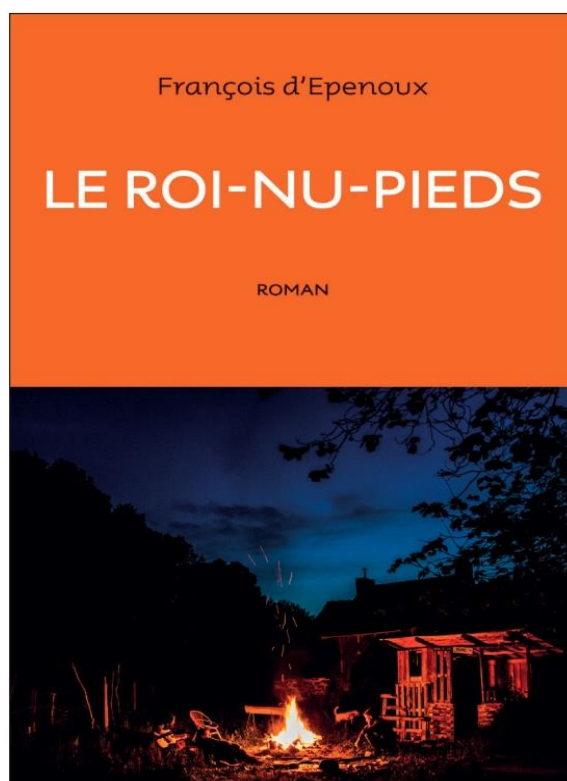


DOSSIER PÉDAGOGIQUE

L'ÉCHAPPÉE LITTÉRAIRE

édition 2023-2024



dossier réalisé par **Déborah Weider**,
enseignante missionnée en service éducatif
dispositif régional L'Échappée littéraire

L'Échappée littéraire est un dispositif initié par la Région Bourgogne-Franche-Comté

Le Roi-nu-pieds

« Papa, ça colle pas entre nous, tu vois bien... »

p. 58

François d'Épenoux

François d'Épenoux est un écrivain français né à Marseille en 1963 et père de quatre enfants. Il a suivi des études de droit et de communication et a aussi étudié le journalisme ainsi que la publicité. Touche-à-tout, il a pratiqué différents métiers comme celui de concepteur-rédacteur dans une agence de communication et, depuis 2010, le métier de CRSE (Concepteur-Rédacteur-Scénariste-Écrivain). Il a également écrit des articles pour différents supports de presse.

Parallèlement, il est l'auteur, aux éditions Anne Carrière, d'un essai, de récits et de romans, soit un total de douze ouvrages. Il collabore depuis 2015 au collectif d'auteurs 13 à table ! au profit des Restos du cœur (éditions Pocket). *Gégé* (1995) a figuré dans la sélection finale du Prix Goncourt du premier roman. Deux de ses romans ont été adaptés au cinéma : *Deux jours à tuer* en 2008, réalisé par Jean Becker (avec Albert Dupontel, Pierre Vanneck, Marie-Josée Croze), et *Les Papas du dimanche*, en 2012 par Louis Becker (avec Thierry Neuvic, Olivier Baroux, Hélène Fillières).

En 2014, il reçoit le Prix des Maisons de la Presse pour *Le Réveil du cœur*. En 2016, il publie *Les Jours areuh*, un roman à la frontière de l'autobiographie dans laquelle il narre avec sensibilité son expérience de la paternité.

Édité en 2023, *Le Roi-Nu-Pieds* prolonge cette veine autofictionnelle.

Le roman

Le Roi-Nu-Pieds est un seigneur en son propre royaume. Dans son palais fait de bric et de broc, il règne sur une nature encore préservée mais menacée, en plein cœur de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes. Le récit de François d'Épenoux dresse le portrait de ce souverain majestueux et crasseux, à la fois « punk à chien » et « clochard céleste », qui n'est finalement qu'un jeune adulte en quête de sens et en décalage par rapport à une société qui ne lui correspond pas.

En contrepoint, le roman raconte l'initiation d'un père en quête d'un fils avec qui il cherche à renouer des liens distendus. Le lecteur entre dans le récit par la voix d'Éric, le narrateur intérieur, père de Niels, cet enfant

vite grandi qui a choisi de vivre dans les marges et que ce quinquagénaire aisé qualifie volontiers de « roi des égoïstes ». À la suite d'un déclassé brutal qui entraîne une crise personnelle et familiale, Éric s'écarte du confort factice de son petit Eden bourgeois-bohème pour emprunter la voie suivie par son fils et se dépouiller de ses possessions comme de ses convictions. Au cours de son errance qui est comme une sorte de pèlerinage, les masques tombent et les rapports s'inversent, préluant à un retournement des êtres et de leurs valeurs.

Empreint d'une sorte de lyrisme mis au service de l'introspection du narrateur-personnage, le récit à la deuxième personne peut se lire comme une supplique adressée au fils absent et une déclaration de tendresse envoyée à l'enfant retrouvé. Cette tentative d'apprivoisement à haute intensité émotionnelle envoûte, bouleverse et invite le lecteur à renouer, lui aussi, avec ce et ceux qui l'entourent.

Le roman peut également être reçu comme une sorte de fable sociale et morale qui épingle avec lucidité les impasses d'un mode de vie artificiel tout en questionnant les chemins de traverse vers d'autres possibles, avec la part de fragilité et d'espoir dont toute utopie est porteuse.

Parcours thématique

Une comédie de mœurs intergénérationnelle – La partie initiale du roman raconte les retrouvailles ratées d'un père avec son fils. Les premières pages s'ouvrent sur l'arrivée à la fois espérée et redoutée du jeune homme qui s'est éloigné à tout point de vue de son milieu d'origine et qui revient dans sa famille à la manière d'un chien dans un jeu de quilles. L'attente fébrile qui précède le retour du fils prodigue puis les quelques jours de coexistence avec Niels et sa compagne Tania sont l'occasion d'esquisser le portrait d'un milieu homogène et conventionnel dont l'irruption du jeune marginal va révéler les usages mais aussi les fragilités.

Les figures féminines qui entourent le patriarche de la famille de Niels apparaissent tout d'abord comme autant de caractères représentant différentes nuances d'une petite bourgeoisie aisée sinon éclairée : Anna, la conjointe compréhensive et dévouée, dont le conformisme et l'instinct de conservation se dévoileront dès la première épreuve ; Mamine, l'aïeule compatissante et excentrique chez qui la présence du petit-fils réveille la mémoire d'une jeune bourlingueuse rangée ; la mère de Tania, Bordelaise « chic et bronzée » dont les désarrois éducatifs suscitent chez le narrateur une « complicité confraternelle ».

Mais c'est bien sûr chez le personnage principal que ces codes et ces failles apparaissent de façon plus marquée : quelques journées suffiront pour faire craquer le vernis débonnaire et la tolérance de façade d'un père à la bonhomie inquiète. Le décor bohème et stéréotypé de la « Maison Bateau », la résidence secondaire du narrateur, constitue un théâtre des opérations estivales où les préjugés vont affleurer et les masques tomber. Les tentatives de conciliation qu'Éric manifeste à l'égard du mode de vie de son fils se muent en une réserve condescendante, puis en un questionnement sarcastique, pour se résoudre en un rejet brutal.

En quelques saynètes dialoguées qui empruntent d'ailleurs peut-être plus au cinéma qu'au théâtre, les divergences entre le père et le fils deviennent d'autant plus irréconciliables que les manœuvres de

rapprochement du premier se heurtent à l'intransigeance du second et ne font que révéler ses propres incohérences.

Ainsi, à la plage (pp. 33-34), lorsqu'Éric tente de créer une connivence maladroite avec Niels en faisant des allusions à la beauté sensuelle des baigneuses, la fidélité candide du jeune homme, qui n'a d'yeux que pour sa compagne, le renvoie dans ses cordes – et dans ses liens – de quinquagénaire dont le second ménage s'apprête à sombrer. La scène du repas (pp. 43-48), lieu commun où se cristallisent les conflits familiaux et générationnels, et la dispute autour du tas de compost que Niels a pris l'initiative de laisser au vu et au « senti » de toute la maisonnée, exacerbent non seulement les rapports de force entre les deux hommes mais également leurs valeurs, libertaires d'un côté et libérales de l'autre. Ce débat met en évidence les limites de la rhétorique du père qui, tout en prétendant reconnaître la légitimité de la cause écologiste, s'appuie en dernier recours sur des arguments d'autorité et, surtout, de propriété. Dans la scène de rupture qui met un terme à la première partie, c'est la prétention bienveillante du premier qui est mise à mal et qui révèle sa violence endémique, comme un aveu de faiblesse patent face à un fils entier dans ses choix et ses convictions.

Père manqué, fils manquant – Tout semble opposer ces deux personnages masculins et la comparaison de leurs portraits (p. 17) met en valeur ces différences : « À la toise, tu me mettais au moins cinq centimètres dans la vue. Et encore, sans compter ta fameuse masse de cheveux aux reflets cuivrés, que tu ne tenais pas de moi – j'étais châtain. Les différences ne s'arrêtaient pas là. Toi, tu paraissais d'autant plus immense que tu étais fin, élancé, là où de mon côté je m'étais enrobé. Mes joues étaient pleines, les tiennes creusées, mes yeux étaient brun-vert, les tiens caramel, ma peau était un peu burinée par les années, la tienne d'une blancheur pâle de porcelaine. » (pp. 16-17).

La rivalité latente que l'on perçoit en filigrane entre un fils intouchable qui surjoue l'indifférence et un père qui cherche à réaffirmer sa légitimité se nuance de complicité et même de pudeur. Cette rivalité oppose et rapproche tout en même temps « deux frères ennemis dont l'un était le père » (p. 33). Elle place sur une sorte de pied d'égalité l'adulescent qui surplombe et ignore les codes du respect filial (« le bon vieux rapport père fils et tout ce que cela induit : respect, mesure, politesse et compagnie » p. 45) et le mâle vieillissant empêtré dans l'ineptie d'un paternalisme *cool* et bien intentionné.

Cette « remise à niveau » est d'ailleurs source de quiproquos qui donnent lieu à un véritable comique de situation : « À Lacanau-Océan, les braves baigneurs et les bons bourgeois se retournaient sur toi. (...) Au premier coup d'œil, pas évident de savoir que nous étions père et fils. J'étais donc un type bien, consacrant une partie de ses vacances à remettre un délinquant dans le droit chemin » (p. 29). Un peu plus loin, l'auteur décrit avec une justesse teintée d'humour le jeu de rôles intime et convenu de deux mâles bridant leur tentation d'empiéter sur le territoire de l'autre : « Dans une sorte de chorégraphie instinctive, connue de nous seuls, nous nous en remettions à une danse subtile faite d'évitements, de contournements, d'échappées salutaires » (p. 32).

Un roman de « désapprentissage » ? – Écrit à la première personne, ce roman dévoile les émotions et les remises en question d'un homme en crise, puis en quête. Parti sur les traces de son fils, le père va opérer un cheminement intérieur vers sa propre vérité.

La première partie se déroule comme une anamnèse où Éric va s'interroger sur le rôle qu'il a tenu dans la

construction de l'adulte qu'est devenu Niels : un jeune homme qui s'oppose en tout point à son père tant par son allure physique, nonchalante, que par ses idées drastiques opposées à la société dans laquelle il refuse de vivre. Puisqu'il demeure un vrai mystère pour son père, Niels est qualifié à l'aide de nombreuses périphrases péjoratives tout au long de la première partie, tantôt « punk à chien », « roi-aux-pieds-nus », ou encore « zonard marchant pieds nus ». Éric qualifie également son fils avec des termes mélioratifs qui témoignent de son attachement envers ce « souverain », cette « majesté », ce « bon prince », et de son ambivalence de sentiments. Le champ lexical de la royauté parsème ce roman et laisse transparaitre que Niels est un être divin pour le narrateur, visiblement à part, tant dans ses attitudes, dans ses vêtements usés jusqu'à la trame (« T-shirt taché, déchiré et tagué au feutre » p. 15), que dans son comportement qu'il ne comprend pas. Il vit dans un monde parallèle à celui dans lequel Éric semble parfaitement intégré. En référence à la *beat generation*, l'oxymore « clochard céleste » (p. 15) illustre bien l'ambivalence des sentiments que le père projette à l'égard de son fils, entre exaspération et adulation, rejet violent et indéfectible attachement.

C'est en définitive l'amour qu'Éric porte à son Niels qui va l'embarquer dans une errance réparatrice, sorte de *road-trip* où le père retrace littéralement l'itinéraire suivi précédemment par son rejeton. Au mitan du roman, dès la seconde moitié de la deuxième partie, lorsque le narrateur a connu les affres de la précarité sociale et affective à la suite de la perte de son emploi et de l'éloignement des siens, le lecteur comprend que l'initiation concerne le père et non le fils. Dès lors, le récit de François d'Épenoux applique assez fidèlement les codes du roman de formation tout en inversant systématiquement les rôles actantiels.

C'est au père, et non au fils, qu'il revient de s'arracher à son milieu d'origine en se dépouillant de ses biens comme de ses certitudes (pp. 118-123) ; de traverser l'expérience de la clandestinité et de l'étrangeté en travestissant son identité (pp. 124-131), de faire pénitence en étant à son tour victime de l'exclusion qu'il a lui-même infligée (pp. 132-141), de subir une mort symbolique à travers la solitude et l'apprentissage de l'humilité (au sens premier, puisque le narrateur s'abaisse au point de vivre et même de dormir à même le sol : pp. 142-146 et p.157 : « Et je suis parti sans demander mon reste, pour m'abriter sous mes cartons comme un cancrelat sous sa pierre »). Cette « œuvre au noir » qu'effectue le personnage principal prélude à sa (re-)connaissance et à sa rédemption à travers une série d' « épreuves qualifiantes » : l'observation de son environnement, qui lui permet de voir son fils sous un nouveau jour (pp. 147-157) ; l'apprentissage de la survie, d'abord en parasite dépendant d'autrui (pp. 158-164), puis en apprenti découvrant le travail de la terre (pp. 165-172) ; l'exploration des « arcanes les plus dérobés » de la communauté de la ZAD (pp. 173-177) puis l'intronisation au sein de cette communauté (pp. 178-184).

Symétriquement, il revient au fils, et non au père, d'incarner le parâtre qui congédie avant de devenir le « re-père » qui met à l'épreuve, enseigne et finalement accueille pour mettre au monde – ou du moins à un autre monde – le « petit d'homme » (p. 228). C'est cette inversion des rôles qui permet aux deux hommes de restaurer leur relation et de se reconnaître mutuellement avant de reprendre leurs places respectives et d'emprunter les voies qui sont les leurs : « Tu m'avais adopté dans ta jungle, il nous en avait fallu « peu pour être heureux » mais je devais repartir pour rejoindre mon monde et retrouver les miens. » (p. 228)

Le roman étant rédigé à la deuxième personne, avec l'irruption du « tu » dès la page 14 : « C'est par cette journée de feu que tu as décidé de t'annoncer », on comprend que l'histoire racontée relève de l'intime et on se sent interpellé directement par ce narrateur-personnage. Le lecteur lit l'histoire d'une famille mais se sent aussi partie prenante de celle-ci. Il est tentant de percevoir dans cette double énonciation une invitation au partage entre l'auteur et son lecteur, qui redouble en quelque sorte la relation se dénouant et se renouant

entre le narrateur-personnage et son destinataire.

« Zone(s) à défendre » : du pamphlet anti-libéral à l'utopie écolo-libertaire ? – Le roman s'ancre dans un contexte réaliste très contemporain, chacune de ses parties se déroulant dans un lieu emblématique d'un mode de vie, d'un milieu social et d'une situation environnementale révélateurs de choix de civilisation antagonistes.

Le récit commence dans la station balnéaire de Lacanau, sur la côte atlantique du Sud-Ouest de la France. Paradis des « braves baigneurs » et des « bons bourgeois », *spot* de prédilection des surfeurs, ce lieu dont les sites d'information touristique vantent les « aires protégées » apparaît comme un cadre à la fois idyllique et menacé, où la nature est finalement moins préservée que consommée. La scène du coucher de soleil (pp. 40-42), lorsque la famille reconstituée tente de communier avec le fils et sa compagne « presque christiques » en remplaçant le pain et le vin par une pizza géante et une bouteille de rosé – révèle l'aporie d'un rapport avec l'environnement qui se limite à la contemplation hédoniste d'un paysage de carte postale. Cette « Cène » est d'autant plus ironique que l'objet de la contemplation n'est autre que la source de la destruction programmée de ce décor factice. La figure solaire, à laquelle Niels est d'ailleurs associé dès la première page du roman, apparaît comme une présence plus menaçante que bienveillante : le soleil, dont la puissance volcanique est à la fois pétrifiante et stupéfiante, plonge les estivants dans une torpeur avant-coureuse de catastrophes, tandis que l'inexorable montée des eaux annoncée par le dérèglement climatique est suggérée par les références au Déluge (La « Maison Bateau », p. 16).

Les quartiers huppés de Paris constituent le cadre du début de la deuxième partie du roman. Le narrateur est un communicant free-lance qui gagne très bien sa vie dans une agence de publicité située « au cœur du bien-nommé Triangle d'Or » (p. 95), ce secteur du 8^e arrondissement qui concentre, outre les familles fortunées de la capitale, des enseignes de grands couturiers et des sièges de grands groupes de l'industrie de luxe. On apprend qu'Éric possède lui-même un appartement dans le quartier bobo-chic des Batignolles, dans le 17^e arrondissement. Pour compléter cette socio-géographie parisienne, l'appartement où son patron l'invite pour lui signifier sa mise à pied incarne « jusqu'à la caricature » « le bon goût statutaire du quinquas qui a réussi dans la com ». (pp. 95-96). C'est dans ce théâtre où domine le jeu des apparences et des faux-semblants que le narrateur, après avoir profité pendant des années du confort et des avantages d'une fonction privilégiée, prend subitement conscience, à la défaveur de son éviction brutale, de « l'horreur économique », de la veulerie morale et de l'injustice sociale qui règnent dans une société régie par le consumérisme le plus effréné.

La vertigineuse « descente aux enfers » au cours de laquelle Éric réalise que le cours de son existence ne tient qu'à un fil, ou plutôt à son cash-flow, est l'occasion de diatribes fustigeant différents aspects d'un monde gangréné par une cupidité aveugle et sans vergogne : le milieu des communicants, disposés à se vendre au plus offrant quel qu'en soit le coût environnemental, est explicitement comparé à la prostitution (p. 96) ; ses responsables, prêts à mettre en œuvre des politiques de réduction de personnels afin de maximiser les bénéfices des actionnaires, sont assimilés à des collabos : « J'ai souvent en Vincent l'un de ces Lacombe Lucien de l'entreprise moderne, prêts à tout pour sauver leur poste » (p. 99). Plus généralement, c'est l'ensemble de la société néo-libérale, et tout particulièrement la classe dominante de « carnassiers hors sol qui dansaient tous dans la même ronde pourvu que ça crache et que ça soit défiscalisé » qui est visée par une attaque en règle dénonçant sa rapacité hédoniste et aveugle précipitant le monde dans l'abîme : « En réalité, tous se

tenaient par la main, l'important étant de jouir du Disneyland planétaire avant l'apocalypse. (...) Se nourrir sur la bête avant qu'elle ne s'effondre. » (p. 115)

Sur un mode moins polémique mais plus pathétique est dénoncée l'emprise de ces valeurs individualistes dans la sphère privée où, sous couvert d'indépendance, il semble tacitement admis que la préservation de la sécurité financière prévaut sur les sentiments et sur la solidarité au sien du couple : à l'annonce des dettes qu'Éric a contractées, « Anna est d'abord restée silencieuse. Puis elle <lui> a annoncé, d'une voix aussi blanche que son visage, qu'il était temps pour elle de se protéger. » (p. 118) Ce qui vaut au sein du couple s'applique également aux générations futures : « Après les hyènes, le déluge. Les enfants réussiraient bien à se débrouiller. » (p. 115)

La ZAD (zone à défendre) de Notre-Dame-des-Landes, cadre de la seconde moitié du roman, est un territoire de 1650 hectares située en Loire-Atlantique (voir annexe 1). L'objectif de cette expérimentation sociale montée dans les années 2010 était de s'opposer au projet de construction de l'aéroport du Grand Ouest, à Notre-Dame-Des-Landes. L'expression Zone à défendre est un détournement de l'acronyme utilisé par l'administration pour désigner les « zones d'aménagement différé ». Les zadistes voulaient protéger cet espace humide préservé. Cette opposition à l'aménagement de cet espace apparaît dès les années 1970 mais est relancée dans les années 2000 avec la lutte contre la construction de l'aéroport. De 2012 à 2013, une année de tension fait l'objet de plusieurs destructions de la part des forces de l'ordre, c'est « l'opération César ». L'objectif est d'expulser les occupants de la ZAD. Mais les zadistes ne se laissent pas faire et reconstruisent leurs logements de fortune. Le projet d'aéroport est abandonné en 2018 par le gouvernement d'Édouard Philippe avec la régularisation des habitants à travers la signature de baux ruraux.

La découverte progressive que le narrateur-personnage fait de cette enclave où s'expérimentent une micro-société et un mode de vie alternatifs s'appuie sur une documentation étayée qui donne à certains passages du récit des allures de reportage *gonzo*, dont le narrateur serait le journaliste candide et son fils le guide éclairé.

À travers le regard candide d'Éric, le lecteur découvre la diversité bigarrée et impertinente du peuple de la ZAD : « Jeunes hippies hilares, chèche ou bonnet tricoté main ; profils de profs, de syndicalistes en rupture de ban, avec lunettes pince-nez à la Zola ; vieux briscards à catogan chenu et gilet en peau de chèvre élimé » (p. 178) Une population aux antipodes des « petits cadres dirigeants en cachemire ras du cou » et « autres ronds-de-cuir aux lunettes design » (pp. 96-97) de l'entre-soi parisien que le communicant déchu a laissé derrière lui.

La cartographie et la toponymie de la zone permettent de cerner les contours d'une organisation sociale à la fois cohérente, pragmatique et inventive, où la prise en compte des nécessités fondamentales de l'existence (se nourrir, se soigner, se cultiver...) laisse toute sa place à la fantaisie et même à la poésie : « La Noé verte, sa conserverie et ses ruches bourdonnantes ; La Rolandière, son phare bibliothèque et son cinézaad ; la Petite Vacherie ; la Hulotte et son jardin maraîcher ; l'auberge des Q de plomb de Liminbout et sa fabrique de galettes ; la Cagette des terres et ses produits de marché ; la Baraka ; Le Très Petit Jardin, paradis des plantes aromatiques et médicinales... » (p. 178-179) ; « l'association du hangar, Abracadaboïs » (p. 156) ; « le Taslu. Un endroit magnifique, sobre et chaleureux comme une ferme suédoise, où les ouvrages s'alignaient sur des planches en bois blond, en dessous des poutres. » (p. 209) Là encore, l'originalité de ces lieux et l'utilité des activités qui s'y développent contrastent avec l'inanité d'entreprises de « créatifs » payés pour « descendre

du texte » au profit d'annonceurs à l'affût de nouveaux *brand contents* (p. 99).

L'évocation des institutions de la ZAD, en particulier l'AMAAAP (association pour mutualiser l'apprentissage de l'autonomie alimentaire à la pogne) et l'Ambazada, forum où s'échangent et s'affrontent les différentes tendances idéologiques à l'œuvre dans le projet, offre un panorama vivant et en acte des principes fondateurs de la ZAD : mutualisation des savoirs, économie participative, démocratie directe, décroissance. Principes qui s'opposent évidemment à ceux d'un système néolibéral axé sur la compétition, le productivisme et la concentration des richesses en s'appuyant à l'occasion sur les pouvoirs régaliens de l'État pour garantir ses prérogatives et ses profits.

Au-delà du reportage ou du documentaire, le romancier reprend ses droits quand il s'agit d'évoquer la réalité humaine de ce mode de vie, dans toute sa texture émotionnelle et sensorielle. La troisième partie du roman, qui célèbre les retrouvailles entre le père et le fils, laisse une place importante à la narration de tranches de vie où qui font référence, en échos inversés, aux scènes analogues qui jalonnent le début du récit.

Entre autres exemples, à la fin du roman, pages 201-202, le repas pastoral pris dans la douceur du soir, au sein d'une nature douce et réconciliée, par Éric, Niels et Tania, fait écho à la Cène parodique des pages 40-42 : « Il y avait dans le mot nourriture quelque chose de plus juste, quelque chose de biblique, qui tenait du temporel et du spirituel. » (p. 201)

Pour prolonger le sous-texte biblique, l'évocation des journées écoulées comme une parenthèse heureuse par le « père prodigue » dans la cabane de son fils fait explicitement référence au mythe fondateur du Jardin d'Éden : « Quelques jours ont passé, qui m'ont paru assez proches du paradis originel. Ma chambre donnait directement sur ce jardin d'Éden et les journées se déroulaient au rythme d'activités simples – travailler, se reposer, se nourrir, éteindre sa soif, rêver, musarder, contempler, papoter un peu le soir, lire à la bougie. Cultiver, se cultiver. » (p. 214) Ce passage répond aux jours d'oisiveté et de tension passés en famille dans la « Maison Bateau », cette arche de Noé bohème mais menacée par le déluge à venir.

Un roman poétique – Ce roman est un exercice de style à lui tout seul. Écrit de manière poétique, il est parsemé d'images utilisées aussi bien pour décrire le paysage dès la page 1 : « des jours et des jours que le volcan Soleil était en éruption. Là-haut, sa bouche bien ronde crachait sans relâche une lave bouillonnante, dont les coulées jaune d'or dévalaient d'innombrables pentes bleu roi. » ; que pour décrire ses personnages, notamment Niels, p.15 : « une barbe clairsemée, encore assez duveteuse, mangeait tes joues par endroits ».

La narration s'enrichit de nombreuses figures de style où abondent non seulement métaphores et périphrases, mais également figures d'amplification, au point parfois de tendre vers la « forme-sens ». Ainsi, le passage où le père est le témoin surpris de l'aisance avec laquelle son fils « tenait conférence devant une dizaine de cousins et de cousines bienveillants et tout ouïe » (p. 61) fourmille de procédés oratoires parmi lesquels dominent l'anaphore, l'apostrophe, l'énumération et la gradation, redoublant ainsi par la forme ce que le lecteur devine du propos du personnage.

Ce travail textuel est également perceptible sur le plan du vocabulaire, le choix des réseaux lexicaux employés reflétant les antagonismes des valeurs qui se manifestent dans le récit. Ainsi, lors de la chute sociale et de la « descente aux enfers » d'Éric, l'auteur parseme le récit de sa déchéance et de sa révolte d'acronymes

artificiels et de néologismes stéréotypés empruntés au *business english* et au jargon des communicants : « CEO » ; « *digital friendly* » ; « *brand content* » ; « *cost-killers* » ; « *goody-goodies* » (pp. 96-115). À l'opposé de cette novlangue stérile et dévitalisée, les passages célébrant la complicité entre les êtres font la part belle à une langue sensuelle à la fertilité retrouvée, dont l'exubérance verbale va jusqu'au calembour.

Références littéraires et artistiques pour accompagner la lecture

La ZAD en littérature

- Collectif, [Éloge des mauvaises herbes](#), 2018
- Alain Damasio, [La Zone du dehors](#), 2009
- Alain Damasio, [Les Furtifs](#), 2019
- Jop, [Antigone](#), 2019
- Alessandro Pignocchi, [La Recomposition des mondes](#), 2019
- Jean-Bernard Pouy, [Ma ZAD](#), 2018

Critique de la société de consommation

- Frédéric Beigbeder, [99 francs](#), 1999
- Georges Pérec, [Les Choses](#), 1965
- John Updike, [Publicité](#), 2008
- Colson Whitehead, [Apex](#), 2008

Relation père-fils

- Guy Corneau, [Père manquant, fils manqué](#), 1989
- Cormac Mac Carthy, [La Route](#), 2006
- Ivan Tourgueniev, [Pères et fils](#), 1862
- David Vann, [Sukkwan Island](#), 2008
- Florian Zeller, [Le Fils](#), 2008

Chanson

- Jacques Dutronc, « [Le petit jardin](#) », *Jacques Dutronc*, 1972 – Pour rester dans le thème du roman, on peut aussi écouter la [version](#) de Thomas Dutronc, accompagné par son père.
- Nino Ferrer, « [La maison près de la fontaine](#) », *Métronomie*, 1971

Propositions pédagogiques

Références aux programmes

- **2nde GT** : Le roman et le récit du XVIII^{ème} au XXI^{ème} siècle : travail sur le récit entre texte et image
- **Terminale professionnelle** : Au XX^e siècle, l'homme et son rapport au monde à travers la littérature et les autres arts / Identité et diversité
- **CAP** : Rêver, imaginer, créer

Lire

- **Le roi va-nu-pieds** – Avant la lecture du texte, susciter un horizon d'attente en interrogeant ce titre, en pointant l'oxymore qui le fonde et en évoquant des associations littéraires ou symboliques avec d'autres œuvres aux titres analogues (*La Comtesse aux pieds nus*, de Joseph Mankiewicz ; *Sa Majesté-des-mouches*, de William Golding ; *Les Clochards célestes*, de Jack Kerouac...). En cours ou à l'issue de la lecture, interroger à nouveau le titre en posant la question du référent : qui est désigné par cette expression ?
- **La ZAD, du reportage au roman** – Comparer la description faite de la ZAD dans le roman (p. 132 par exemple) et la représentation qui en est faite dans le reportage.
- **Le réquisitoire contre les promoteurs** – Repérer les arguments dans le réquisitoire contre les promoteurs pp. 54-55.

Écrire

- **Rédiger un réquisitoire** – En se référant au réquisitoire contre les promoteurs et le « tout béton » aux pages 54-55, rédiger un réquisitoire sur un sujet environnemental.
- **Personnages ronds et personnages plats** – Aborder la dissertation en étudiant les personnages de fiction d'après l'analyse de Pierre Lemaître : (voir annexe 3).
- **La lettre au père** – La narration intérieure du *Roi va-nu-pieds* est focalisée sur le personnage d'Éric, le père. Il pourrait être intéressant de proposer aux jeunes lecteurs de faire parler la voix du fils et de les laisser imaginer, par exemple, la lettre que Niels aurait rédigée à son père à l'issue de son expulsion

du domicile familial (fin de la première partie) mais qu'il ne lui aurait jamais envoyée à partir de la lecture de l'incipit ou d'extraits choisis de la « Lettre au père » de Franz Kafka (voir annexe 8).

- **Bons baisers de la ZAD** – Créer la carte postale qu'Éric pourrait envoyer aux siens à partir de la ZAD. Pour rester dans le ton de la zone à défendre, cette carte pourrait prendre la forme d'un *scrap-book* réalisé à partir d'objets et de matériaux de récupération divers : un herbier (en restant dans les limites de la légalité...), des croquis, un bout de moquette.

Créer

- **Abracabanabra** – Imaginer la cabane de Niels et en faire la maquette ! La description du lieu de vie de Niels est à la fois précise et étayée. Elle permet un réel travail autour du croquis et/ou de la construction d'une maquette.
- **Storyboards** – L'écriture de François d'Épenoux est nourrie de culture cinématographique et un certain nombre d'œuvres de l'auteur ont déjà été portées à l'écran. Dans *Le Roi-Nu-Pieds*, le repérage de certaines scènes-clés pourrait donner lieu à la réalisation de storyboards s'inspirant des références citées par l'auteur, qui serait à prendre comme des indications de mise en scène. Entre autres exemples, la scène de l'expulsion de Niels (pp. 86-90) pourrait être traitée à la manière du western (spaghetti de préférence : « Un shérif satisfait de voir un desperado quitter enfin la ville. Mauvais western, décidément. » p. 90) en jouant en particulier sur les échelles de plans.
 - [Aides et conseils pour la réalisation de storyboard](#)
 - [Modèles de storyboard](#)
 - [Logiciel gratuit pour créer un storyboard](#)

Dire

- **« Libéral cool » vs écolo-libertaire** – À partir de la dispute autour du compost (pp. 43-48), dans la première partie du roman, repérer et identifier l'argumentation de Niels et celle de sa famille et questionner la pertinence de chacun des arguments.
- **Militantisme écologiste** – Dans le film *Woman at war*, classé dans le genre *climate action*, Halla se situe clairement du côté de la désobéissance civile et de l'action non-violente, comme le montrent les portraits de Gandhi et de Nelson Mandela accrochés dans son salon. Cependant, les hommes politiques et les médias insistent sur la violence des actes : attaque, sabotage, violence, terrorisme... Dans le manifeste rédigé par Halla, celle-ci souligne que la violence est du côté de l'industrie de l'aluminium et du pouvoir politique puisqu'elle mentionne le « vandalisme contre la nature » et les « attentats contre la terre-mère ». De plus, le déploiement de moyens techniques de surveillance (drones, hélicoptères, caméras thermiques...) souligne le caractère déshumanisé mais néanmoins omniprésent du contrôle social, exerçant une forme de violence insidieuse. Un débat peut être mené en classe sur la légitimité des actions spectaculaires des militants écologistes.

Passages à étudier

- **Anamnèse du père pp. 37-38 ; p. 56 ; p. 63** : Le narrateur ne comprend pas son fils et cherche les raisons qui l'ont poussé à devenir l'homme qu'il est ; il ressasse les années lycée de son fils en essayant de mesurer sa part de responsabilité dans l'attitude rebelle son fils et de son inadaptation à la société.
- **De la consommation de la nature à la communion avec la nature, pp. 40-42 - pp. 161-162** : étude comparée de la scène de la contemplation du coucher de soleil (« Cène » parodique) et de la scène du repas entre le père et le fils retrouvé.
- **Paradis perdu, pp. 87-88 - p.139** : l'expulsion de Niels, à mettre en parallèle avec le passage du renvoi du père.
- **Diatribes contre le néolibéralisme, pp. 114-116** : le narrateur fustige l'ensemble de la société consumériste et en particulier les « CSP + » dont la cupidité prédatrice et aveugle entraîne la planète dans l'abîme.
- **Retrouvailles, pp.134-135** : Les retrouvailles du père et du fils après deux ans de silence.
- **La vie à la ZAD, pp. 149-152** : Le narrateur explore une autre société et découvre son fils sous un autre jour.
- **Paradis retrouvé, pp. 160-162** : Le jardin d'Eden et le goût du fruit défendu.

EN ÉCHO...

Pour accompagner la lecture

Pour découvrir l'œuvre et situer le contexte de la ZAD

- [Présentation](#) de l'auteur et de son œuvre
- [Notre-Dame-des-Landes : que reste-t-il des idéaux de la ZAD ?](#) Reportage qui permet de visualiser les lieux emblématiques de Notre-Dame-Des-Landes et en particulier [Abracadaboïs](#) (de 2'36'' à 4'48''-pp. 182-184) ou encore l'Ambazada (de 8'33'' à 13'38'' - p.180).
- [Notre-Dame-Des-Landes ou le métier de vivre](#), de Christophe Laurens, Patrick Bouchain et Jade
- [Faire des cabanes](#), film de Jonas Marpot. Ce film est à la fois un hommage et une réflexion sur les cabanes construites sur la ZAD comme symboles et moyens d'action en faveur de l'environnement.

Sur le thème de l'écologie et de la préservation de la planète




- [Woman at war](#), film de Benedickt Erlingsson, 2018. Le manifeste d'Halla peut être mis mettre en parallèle avec le discours de Niels (p. 224) et le discours de Greta Thunberg aux Nations-Unies (voir annexe 4).
- [Into The Wild](#), film de Sean Penn, 2007

Thèmes croisés dans l'Échappée littéraire

- **Liens familiaux** : Les Trompettes de la mort, Tibi la Blanche, Gisèle Halimi
- **Quête identitaire** : Clara lit Proust, Tibi la Blanche, Astra Nova,

ANNEXES

ANNEXE 1 : POUR SITUER LES LIEUX DU ROMAN

Première partie	Deuxième partie	Deuxième et troisième parties
		
Lacanau-Océan	Le « Triangle d'Or »	La ZAD de Notre-Dame-des-Landes

ANNEXE 2 : FIGURES DE STYLE

Ce roman est idéal pour faire un point avec les élèves de seconde sur les figures de style, on pourra leur proposer ce tableau et leur demander de trouver les figures de style présentes dans les extraits suivants :

« sa bouche bien ronde crachait sans relâche une lave bouillonnante, dont les coulées jaune d'or dévalaient d'infinies pentes bleu roi. » ; « du reste, comme un souverain qui se respecte, tu avais ta suite » ; « Nous marchions sur des œufs » ; « pas de réponse aux appels, aux SMS, aux mails. » ; « toute chose semblait avoir été foudroyée net, pétrifiée : les routes, les dunes, le sable, les genêts, les mimosas poussiéreux » ; « Bon sang, tu ne voyais donc pas tout ce que nous faisons pour être conciliants ? »

Figure de style	Définition	Exemple
Périphrase	Figure de style de substitution qui consiste à remplacer un mot par sa définition ou par une expression plus longue, mais équivalente.	

Énumération	Figure de style qui consiste à dénombrer divers éléments dont se compose un concept générique ou une idée d'ensemble, éventuellement à des fins de récapitulation.	
Rythme ternaire	Le rythme ternaire se compose de trois propositions similaires créant soit un effet de relief/d'insistance, soit un effet d'accélération.	
Métaphore	La métaphore est une figure de style d'analogie qui consiste à rapprocher deux éléments pour en faire ressortir une ressemblance.	
Question rhétorique	Une question rhétorique est une figure de style qui consiste à poser une question n'attendant pas de réponse, cette dernière étant connue par celui qui la pose.	
Aphorisme	sentence énoncée en peu de mots — et par extension une phrase — qui résume un principe ou cherche à caractériser un mot, une situation sous un aspect singulier.	
Comparaison	La comparaison est une figure de style d'analogie qui consiste à rapprocher deux éléments à l'aide d'un terme comparatif.	

On peut aussi proposer l'étude du passage p. 61 pour le repérage des procédés oratoires (anaphore, apostrophe, énumération, gradation...).

ANNEXE 3 : PERSONNAGES « RONDS » ET « PLATS »

« Je ne sais pas très bien ce qu'on appelle un héros positif. Il est possible de trouver des aspects positifs dans tous les personnages, à l'exception de Pradelle, que j'ai bâti comme un « personnage plan » (je me suis inspiré

de la distinction opérée par E.M. Forster dans son essai sur le roman). Pierre Lemaître.

Pierre Lemaître fait référence à la distinction opérée par le romancier E.M. Forster dans son ouvrage critique *Aspects of the Novel* (1927) entre les « personnages ronds » (« *round characters* »), multidimensionnels et richement caractérisés, et les « personnages plats » ou « plans » (« *flat characters* »), au caractère beaucoup plus sommaire, souvent résumé à un seul trait. Les personnages ronds sont généralement les héros, les personnages plats des personnages secondaires.

Extrait du dossier pédagogique *Au revoir Là-haut* (Zéro de conduite)

Caractériser en quoi Éric et Niels peuvent être qualifiés de personnages « ronds »

Un personnage, tout le monde sait ce que le mot signifie. Ce n'est pas un il quelconque, anonyme et translucide, simple sujet de l'action exprimée par le verbe. Un personnage doit avoir un nom propre, double si possible : nom de famille et prénom. Il doit avoir des parents, une hérédité. Il doit avoir une profession. S'il a des biens, cela n'en vaudra que mieux. Enfin il doit posséder un « caractère », un visage qui le reflète, un passé qui a modelé celui-ci et celui-là. Son caractère dicte ses actions, le fait réagir de façon déterminée à chaque événement. Son caractère permet au lecteur de le juger, de l'aimer, de le haïr. C'est grâce à ce caractère qu'il léguera un jour son nom à un type humain, qui attendait, dirait-on, la consécration de ce baptême. [...]

Alain Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman* (1963)

Pensez-vous que Niels puisse remplir toutes les conditions nécessaires pour être qualifié de personnage ? Justifiez votre réponse.

ANNEXE 4 : DOSSIER « PRÉSERVATION DE LA PLANÈTE »

Le [manifeste](#) de Halla dans *Woman at war*, à comparer avec le discours de Greta Thunberg et celui de Niels p. 224.

- **Extrait du manifeste de Halla** : « Le vandalisme contre notre nature est un crime contre l'humanité et la vie sur Terre. Le système de ces multinationales est une puissance infernale que la démocratie est visiblement incapable d'arrêter. Il existe des lois supérieures à celles des hommes.... C'est notre devoir de protéger la vie et la santé... Notre génération est la dernière à pouvoir arrêter la guerre contre notre Terre-Mère. »
- **Greta Thunberg, discours à la COP 24 (2018)** :

Greta Thunberg, née le 3 janvier 2003 à Stockholm (Suède), est une militante écologiste engagée dans la lutte contre le réchauffement climatique. Elle acquiert une renommée internationale pour ses actions militantes et plusieurs interventions et discours, dont notamment un discours au siège de l'Organisation des Nations unies, en confrontant les décideurs politiques à la crise existentielle résultant du changement climatique auquel l'humanité doit faire face. Elle proteste durant l'été 2018 devant le Parlement suédois, à l'âge de 15 ans, contre l'inaction face au changement climatique. En novembre 2018, elle lance la grève scolaire pour le climat. Le mouvement se propage dans le monde entier après son discours à la conférence de Katowice de

2018 sur les changements climatiques (COP24), en décembre de la même année.

Discours de Greta Thunberg à écouter puis à lire :

« Notre biosphère est sacrifiée pour que des personnes riches dans des pays comme le mien puissent vivre dans le luxe. Ce sont les souffrances du plus grand nombre qui payent pour le luxe de quelques-uns. Beaucoup disent que la Suède n'est qu'un petit pays et que ce que nous faisons n'a pas d'importance. Mais j'ai appris qu'on n'est jamais trop petit pour faire une différence. Et si quelques enfants peuvent faire les gros titres partout dans le monde simplement parce qu'ils ne vont pas à l'école imaginez, ce que nous pouvons faire ensemble si nous le voulons. Mais pour cela nous devons parler clairement même si cela peut être inconfortable. Vous parlez de croissance économique verte et durable parce que vous avez peur d'être impopulaires. Vous parlez de poursuivre les mêmes mauvaises idées qui nous ont mis dans cette situation alors que la seule réaction logique est de tirer le frein à main. Vous n'êtes pas assez matures pour dire les choses telles qu'elles sont. Même ce fardeau, vous nous le laissez à nous, les enfants. Mais je me moque d'être populaire. Je tiens à la justice climatique et à une planète vivante. Notre civilisation est sacrifiée pour permettre à une petite poignée de gens de continuer à gagner d'énormes sommes d'argent. En 2078 je fêterai mes 75 ans. Si j'ai des enfants peut-être qu'ils passeront cette journée avec moi. Peut-être qu'ils me demanderont de parler de vous. Peut-être qu'ils me demanderont pourquoi vous n'avez rien fait alors qu'il était encore temps d'agir. Vous dites que vous aimez vos enfants par-dessus tout et pourtant vous volez leur futur sous leurs yeux. Tant que vous ne vous concentrerez pas sur ce qui doit être fait plutôt que sur ce qui est politiquement possible, il n'y a aucun espoir. Nous ne pouvons pas résoudre une crise sans la traiter comme telle. Nous devons laisser les énergies fossiles dans le sol, et nous devons nous concentrer sur l'équité. Et si les solutions sont introuvables à l'intérieur du système, alors peut-être devons-nous changer de système. Nous ne sommes pas venus ici pour supplier les dirigeants du monde de s'inquiéter. Vous nous avez ignorés par le passé, et vous nous ignorerez encore. Nous sommes à court d'excuses et nous sommes à court de temps. Nous sommes venus ici pour vous dire que c'est l'heure du changement que cela vous plaise ou non. Le vrai pouvoir appartient au peuple. Merci.

Greta Thunberg, discours à la COP 24 (2018) : analyse

Introduction

Une COP, Conférence des Parties, réunit tous les pays signataires pour vérifier la bonne application des conventions internationales en matière de climat. La COP 24, qui a eu lieu à Katowice, en Pologne, en décembre 2018, a été marquée par l'intervention d'une adolescente de 15 ans, Greta Thunberg.

Problématique : D'où vient la force argumentative de ce discours ?

I. Une argumentation efficace

1. Quelle est la situation d'énonciation ?

Rappel : pour identifier la situation d'énonciation, il faut répondre aux 6 questions suivantes : Qui ? à quoi ? de quoi ? dans quel but ? où ? Quand ?

Qui : il s'agit de Greta Thunberg, une adolescente suédoise qui a 15 ans au moment où elle prononce ce discours. Elle s'exprime tout d'abord en employant le pronom « nous ». Elle parle donc au nom de tous les enfants. Dans le dernier paragraphe, elle s'implique de façon plus personnelle avec le pronom

« je » lorsqu'elle imagine son futur.

A qui ? aux membres de la COP, Conférence des Parties : dirigeants, représentants politiques. Ils sont désignés par le pronom « vous » et interpellés de façon virulente : « vous avez peur d'être impopulaires » ;

De quoi ? de l'urgence à agir contre le réchauffement climatique.

Dans quel but ? dire aux membres de la COP 24 que les choses ne peuvent plus durer et inciter le peuple à agir.

Où ? à Katowice, en Pologne Quand ? lors de la COP 24, en décembre 2018.

2. Quelle est la thèse de Greta Thunberg ?

Il est urgent d'agir pour préserver notre planète. Le peuple doit se mobiliser.

3. Quels sont ses arguments ?

- Le peuple doit agir car les dirigeants sont inactifs et immatures, trop préoccupés par leur popularité et leurs intérêts personnels : « Vous parlez de croissance économique verte et durable parce que vous avez peur d'être impopulaires. », « Vous n'êtes pas assez matures pour dire les choses telles qu'elles sont. »

- C'est le peuple, par son union, qui a le pouvoir de changer les choses. Même les « petites gens » peuvent avoir un impact décisif. Ex des répercussions médiatiques de la grève scolaire, menée par des enfants.

- Il ne s'agit pas de passer à une croissance verte (cette idée est un leurre) mais d'enrayer la croissance, qui engendre la surexploitation de la planète, idée qu'elle exprime avec la métaphore : « tirer le frein à main ».

- Plus largement, Greta Thunberg propose de changer le système actuel : « si les solutions sont introuvables à l'intérieur du système, alors peut-être devons-nous changer de système. ». Elle revendique un système reposant sur l'équité.

II. Les procédés de persuasion

3. Quelle antithèse est employée dans le premier paragraphe ? Qu'exprime-t-elle ?

Antithèse entre les puissants et les faibles : « quelques uns » / « plus grand nombre ». Antithèse entre la souffrance (du plus grand nombre) et l'opulence d'une poignée de privilégiés : « sacrifiée », « souffrance » / « luxe » Cette antithèse permet de souligner l'incohérence et l'injustice de notre système.

4. Relevez 2 paradoxes / incohérences dans l'attitude des adultes soulignés par G.T.

- « Vous n'êtes pas assez matures pour dire les choses telles qu'elles sont. » C'est un reproche surprenant car en principe le manque de maturité est reproché aux enfants. Or ici, c'est une enfant qui le reproche aux adultes. A l'inverse des adultes, Greta Thunberg, à quinze ans dit « les choses telles qu'elles sont ». Elle estime donc être plus mûre, plus lucide et plus franche que les adultes. - « Vous dites que vous aimez vos enfants par-dessus tout et pourtant vous volez leur futur sous leurs yeux. » : G. Thunberg dénonce ici l'égoïsme et l'inaction des adultes qui saccagent l'avenir de leurs enfants.

5. Comment est exprimée la force des « petits » ?

La force des « petits » est une idée récurrente dans le texte :

- G. Thunberg rappelle qu'elle vient d'un petit pays mais « qu'on n'est jamais trop petit pour faire une différence. »

- des enfants ont fait parler d'eux dans le monde entier lors de la grève scolaire.
 - Enfin, son discours se termine avec cette phrase : « Le vrai pouvoir appartient au peuple. »
- Ce discours montre donc que chacun a le pouvoir d'agir et de faire changer les choses. Ce sont les « petits », en unissant leurs forces, qui pourront offrir un avenir à notre planète.
- Conclusion : Le discours de G. Thunberg a eu un grand retentissement. Son mouvement « grève scolaire pour le climat » s'est propagé dans le monde entier et G. Thunberg est devenue une figure représentative du militantisme écologique.

ANNEXE 5 : GLOSSAIRE

Acabit p. 49 : (en parlant d'une chose) qualité bonne ou mauvaise d'une chose, et en particulier des fruits et des légumes. Exemple : des poires de bon acabit. On le dit quelquefois des viandes et des étoffes.

Anachorète p. 47 : religieux contemplatif qui se retire dans la solitude.

Arsouille p. 213 : voyou, voire un ivrogne en langage familier.

Bakélite p. 212 : Résine synthétique isolante, résistant à la chaleur.

Banderille p. 225 : Pique ornée de bandes multicolores que les toreros plantent sur le garrot du taureau pendant la corrida.

Baroud d'honneur p. 58 : ultime combat d'une guerre perdue ou d'une cause perdue, livré pour sauver l'honneur.

Beatnik p. 29 : Adeptes d'un modèle qui refuse la société bourgeoise de consommation dans les années 60,70. Synonyme : Hippie.

Commensaux p. 51 : Personne qui mange habituellement à la même table qu'une ou plusieurs autres. Synonyme : hôte.

CSP+ p. 62 : sigle utilisé pour désigner les CSP (contrat de sécurisation professionnelle) supérieures, sous-entendu disposant d'un pouvoir d'achat plus élevé que la moyenne.

Gibet p. 50 : Potence où l'on exécutait des condamnés à la pendaison.

Incrédule p. 217 : personne qui ne croit pas, qui doute.

Invective p. 53 : Parole ou suite de paroles violentes contre quelqu'un ou quelque chose.

Loqueteux p. 60 : personne vêtue de loques, de haillons.

Mécréant p. 61: personne qui ne professe pas la religion considérée comme vraie. Se dit aussi d'une personne qui n'a aucune religion.

Musarder p. 153 : Perdre son temps à des riens.

Rencogner p. 57 : Pousser, repousser dans un coin.

ANNEXE 6 : LA MAISON PRÈS DE LA FONTAINE – NINO FERRER

La maison près de la fontaine
Couverte de vigne vierge et de toiles d'araignée
Sentait la confiture et le désordre et l'obscurité

L'automne, l'enfance, l'éternité

Autour il y'avait le silence
Les guêpes et les nids des oiseaux
On allait à la pêche aux écrevisses avec Monsieur l'curé
On se baignait tout nus, tout noirs
Avec les petites filles et les canards.

La maison près des HLM
A fait place à l'usine et au supermarché
Les arbres ont disparu, mais ça sent l'hydrogène sulfuré
L'essence, la guerre, la société

C'est pas si mal
Et c'est normal
C'est le progrès

ANNEXE 7 : LE PETIT JARDIN – JACQUES DUTRONC

C'était un petit jardin
Qui sentait bon le Métropolitain
Qui sentait bon le bassin parisien
C'était un petit jardin
Avec une table et une chaise de jardin
Avec deux arbres, un pommier et un sapin
Au fond d'une cour à la Chaussée d'Antin
Mais un jour près du jardin
Passa un homme qui au revers de son veston
Portait une fleur de béton
Dans le jardin une voix chanta

De grâce, de grâce
Monsieur le promoteur
De grâce, de grâce
Préservez cette grâce
De grâce, de grâce
Monsieur le promoteur
Ne coupez pas mes fleurs
C'était un petit jardin
Qui sentait bon le Métropolitain
Qui sentait bon le bassin parisien
C'était un petit jardin
Avec un rouge-gorge dans son sapin
Avec un homme qui faisait son jardin
Au fond d'une cour à la Chaussée-d'Antin
Mais un jour près du jardin
Passa un homme qui au revers de son veston
Portait une fleur de béton
Dans le jardin une voix chanta
De grâce, de grâce
Monsieur le promoteur
De grâce, de grâce
Préservez cette grâce
De grâce, de grâce
Monsieur le promoteur
Ne coupez pas mes fleurs
C'était un petit jardin
Qui sentait bon le bassin parisien
À la place du joli petit jardin
Il y a l'entrée d'un souterrain
Où sont rangées comme des parpaings
Les automobiles du centre urbain
C'était un petit jardin
Au fond d'une cour à la Chaussée-d'Antin
C'était un petit jardin
Au fond d'une cour à la Chaussée-d'Antin

ANNEXE 8 : LA LETTRE AU PÈRE – FRANZ KAFKA

« Très cher père,

Tu m'as demandé récemment pourquoi je prétends avoir peur de toi. Comme d'habitude, je n'ai rien su te répondre, en partie justement à cause de la peur que tu m'inspires, en partie parce que la motivation de cette peur comporte trop de détails pour pouvoir être exposée oralement avec une certaine cohérence. Et si j'essaie maintenant de te répondre par écrit, ce ne sera encore que de façon très incomplète, parce que,

même en écrivant, la peur et ses conséquences gênent mes rapports avec toi et parce que la grandeur du sujet outrepasse de beaucoup ma mémoire et ma compréhension.

En ce qui te concerne, les choses se sont présentées très simplement, du moins pour ce que tu en as dit devant moi et, sans discrimination devant beaucoup d'autres personnes. Tu voyais cela à peu près de la façon suivante : tu as travaillé durement toute ta vie, tu as tout sacrifié pour tes enfants, pour moi surtout ; en conséquence, j'ai « mené la grande vie », j'ai eu liberté entière d'apprendre ce que je voulais, j'ai été préservé des soucis matériels, donc je n'ai pas eu de soucis du tout ; tu n'as exigé aucune reconnaissance en échange, tu connais « la gratitude des enfants », mais tu attendais au moins un peu de prévenance, un signe de sympathie ; au lieu de quoi, je t'ai fui depuis toujours pour chercher refuge dans ma chambre, auprès de mes livres, auprès d'amis fous ou d'idées extravagantes ; je ne t'ai jamais parlé à cœur ouvert, je ne suis jamais allé te trouver au temple, je n'ai jamais été te voir à Franzensbad, d'une manière générale je n'ai jamais eu l'esprit de famille, je ne me suis jamais soucié ni de ton commerce, ni de tes autres affaires, j'ai soutenu Ottla dans son entêtement et, tandis que je ne remue pas le petit doigt pour toi (je ne t'apporte même pas un billet de théâtre), je fais tout pour mes amis. Si tu résumes ton jugement sur moi, il s'ensuit que ce que tu me reproches n'est pas quelque chose de positivement inconvenant ou méchant (à l'exception peut-être de mon dernier projet de mariage), mais de la froideur, de la bizarrerie, de l'ingratitude. Et ceci, tu me le reproches comme si j'en portais la responsabilité, comme s'il m'avait été possible d'arranger les choses autrement — disons en donnant un coup de barre —, alors que tu n'as pas le moindre tort, à moins que ce ne soit celui d'avoir été trop bon pour moi. »

Franz Kafka, « La lettre au père », 1952 (publication posthume)

Accéder à l'intégralité du [texte](#)